

à Trajan les surnoms de Parthique et d'Arménique¹. Ainsi, et dans la paix et dans la guerre, la gloire de Trajan était la plus grande, après Auguste, qu'eût vue l'empire romain. Rome avait une sécurité, l'Italie un retour de force, les provinces un degré de liberté, l'empire une puissance militaire, qu'il n'avait pas connus depuis longtemps.

¹ Cette première campagne de Trajan en Orient n'est pas mentionnée par les historiens ou plutôt par l'historien unique de Trajan, Dion Cassius, abrégé par Xiphilin. Mais il y en a trace dans Suidas, *ν^ο ἐπιτιμωμω*, qui parle d'une guerre entre Trajan et le roi des Parthes Pacorus, lequel mourut en 106; dans les Actes de saint Ignace, qui attestent que Trajan venait à Antioche en 107 pour faire la guerre en Arménie contre les Parthes; dans des inscriptions du quatorzième et du quinzième tribunat (110-112), qui donnent à Trajan le titre de *Parthicus* (Gruter, 247. Onuphr., in *Fastis*, p. 218; Fabricius); dans trois médailles qui portent les inscriptions *TRIGIS* (avec un pont sur un fleuve) et *REX PARTHUS RESTITUTVS*, et qui ont la date du cinquième consulat (années 105-111; enfin dans le titre d'*imperator VI*, que les inscriptions donnent à Trajan dès l'an 108, et qui doit se rapporter à ces guerres d'Orient.

Quant au silence de l'histoire, on sait trop à quoi l'histoire se réduit pour l'époque de Trajan. Elle est si pauvre, que tout ce qu'elle a à nous indiquer pendant un laps de huit années entre la guerre dacique (106) et la dernière guerre de Trajan (114) se réduit à un tremblement de terre en Galatie (109); un coup de foudre qui incendia le Panthéon (109); l'achèvement de la route de Bénévent (110); la consécration de la colonne Trajane (113), et cela grâce à des inscriptions et à la maigre chronologie d'Eusèbe. Il est impossible que les annales de l'empire romain aient été vides à ce point.

Les épigrammes attribuées à Trajan et à Hadrien dans l'*Anthologie*, et dans lesquelles il est question de dépouilles daciques offertes à Jupiter Casius, près d'Antioche, me paraissent aussi se rapporter à ce premier voyage de Trajan en Orient. Voyez *Anthol.*, VI., 552; IX., 587-589.

CHAPITRE VI

LES LETTRES ET LES ARTS

Trajan avait ainsi l'orgueil et l'ambition de la guerre. Il l'aimait comme instrument de puissance, mais aussi comme élément de gloire. Il aimait à être célébré; il voulait l'être par l'éloquence, par la poésie, par les arts, par les monuments. La guerre d'un côté, de l'autre la protection pour les lettres et pour les arts, sont les deux points par lesquels sa politique, sobre, sensée, prosaïque d'ailleurs, s'élève et veut atteindre l'idéal.

Ce n'est pas que Trajan fût autrement lettré. Soldat depuis l'âge de quatorze ans, Trajan pouvait ne pas savoir au juste quelle était la couleur des cheveux d'Achille. « Il n'entendait rien aux artifices de rhétorique; mais il entendait parfaitement les choses que la rhétorique a mission d'expliquer¹, » et qu'en général elle n'explique guère.

¹ Dion, LXVIII, 7.

Il n'écrivait pas lui-même ses harangues¹; mais sa correspondance avec Pline, la seule chose qui nous reste de lui, est pleine de netteté, de simplicité, de concision; le soldat voit clair là où le proconsul s'embarrasse. Il aimait à boire, et il ne laissait pas que de s'enivrer; mais il aimait aussi l'entretien des grands esprits et des philosophes, et, sans parler comme eux, il savait les comprendre. Ce ne sont pas les princes les plus lettrés qui font les époques les plus littéraires. Trajan, soldat sans lettres, sut faire grandir autour de lui les arts, la littérature et la philosophie; mais Hadrien, bel esprit, devait rapetisser la littérature; Hadrien, artiste, devait commencer la décadence de l'art; et Marc Aurèle, philosophe, devait amener le déclin de la philosophie.

Sous l'influence de Trajan tout était sérieux. Sa littérature fut sérieuse; elle eut un but et concourut avec sa politique. Ailleurs, en parlant de la frivolité et du peu d'influence de la littérature de l'empire romain, j'ai excepté d'avance la littérature du temps de Trajan. Celle-ci, sous les auspices et au bénéfice du prince, exprime le jugement que rendit sur son passé la Rome des gens de bien, lorsque enfin réveillée du sommeil et du silence des proscriptions, elle put réviser les antécédents de la politique césarienne depuis Tibère jusqu'à Domitien. Elle le fit et pour la consolation de son passé et pour la garantie de son avenir. Elle avait quatre-vingt-cinq ans de tyrannie à effacer par ses malédictions contre les tyrans, par ses larmes pour les victimes. En agissant ainsi, loin de déplaire au pouvoir elle lui faisait sa cour. Le pouvoir présent se sentait

¹ Julien, in *Cæsarib.*; Capitolin., in *Hadrian*. Il avait cependant écrit des Mémoires sur la guerre dacique, dont le grammairien Priscianus (56) cite une ligne. Il y a aussi une épigramme grecque de lui dans l'*Anthologie*.

si peu solidaire du pouvoir passé, que Pline ne fait pas de difficulté de dire à Trajan, en plein panégyrique: « Les princes tes devanciers, à l'exception de ton père (Nerva) et d'un ou deux autres peut-être (j'en compte même trop), aimaient dans les citoyens, non leurs vertus, mais leurs vices... Et si je rappelle ainsi leurs méfaits, c'est pour vous montrer, pères conscrits, par quelle longue habitude s'est introduite cette corruption de nos mœurs que Trajan s'occupe à réformer... Notre premier devoir envers un empereur homme de bien est de flétrir ceux qui ne lui ont pas ressemblé. On n'aime pas assez les bons princes, quand on ne déteste pas les mauvais. Et nul bienfait n'est plus précieux et plus complet sous notre empereur que la liberté qu'il nous donne de maudire les mauvais empereurs¹. »

De cette influence naquit toute une littérature vengeresse; ni Tibère, ni Néron, ni Domitien, ni leurs complices, aucun de ces mânes sinistres ne demeura en paix. C. Fannius écrit son livre *sur les victimes de Néron*², livre qui tenait et de l'éloquence et de l'histoire. Suetonius Tranquillus, « homme probe, honnête, érudit, » écrivit sa *Vie des Césars*, livre froid, calme, prosaïque, où les faits parlaient seuls et suffisaient pour accabler³. Titinius Capito, le même qui gardait chez lui les portraits de Brutus, de Cassius et de Caton, composa un livre *sur la mort des hommes illustres* dont la plupart avaient été ses amis⁴. Decimus Junius Juvenalis, sérieux et emporté dans la satire,

¹ *Pan.*, 45, 55.

² *De exitu occisorum aut relegatorum a Nerone*. Pline, *Ep.*, V, 5.

³ Voy., sur Suétone, Pline, *Ep.* I, 14, 18, 24; III, 8. V, 11; IX, 54, X, 95, 100, 101.

⁴ Pline, *Ep.*, I, 17. VIII, 12.

laisa échapper le cri de colère qu'il avait contenu sous le règne de Domitien : et ce « Néron chauve, » et son ami le pantomime Pâris, et son flatteur Crispus, et son délateur Messalinus, et tout ce monde d'affranchis, de favoris, de délateurs et de bourreaux, presque tous encore vivants, furent flétris dans ces vers brûlants et durs qui jusqu'à notre siècle sont restés si fortement empreints dans toutes les mémoires. Enfin C. Cornelius Tacitus, qui, de tous ces écrivains, est demeuré pour nous le plus grand, après avoir jeté ce premier cri d'indignation et de délivrance qui termine la vie d'Agricola, se livrait à la grande œuvre qui a fait oublier toutes les autres. Dans ses *Histoires*, il retraçait les souffrances de sa propre génération depuis trente ans ; dans ses *Annales*, remontant plus haut, il reprenait à son premier auteur, Tibère, l'histoire complète de la tyrannie. Il réservait pour sa vieillesse le récit du règne de Trajan, plus pressé du châtement que de la louange et jugeant plus urgent le récit des douleurs du passé que celui des triomphes du présent. Chez Pline lui-même, bien qu'il soit écrivain frivole à beaucoup d'égards, bien que ses lettres soient pleines des petitesesses de son amour-propre, son *Panegyrique* plein d'amplification et d'emphase, néanmoins, dans cette exagération même et cette rhétorique, il y a, on le sent, une chose vraie : l'élan et la satisfaction de la délivrance¹.

Il faut songer que tous ces hommes avaient vécu, étudié, mais aussi gémi et souffert ensemble. C'était un groupe d'amis, mais d'amis que Rome, rendue à elle-même, re-

¹ Sur Tacite, voy. Pline, *Ep.*, I, 6 ; II, 1 ; VII, 20. Sur Euphrate et Artémidore, voy. ci-dessus, p. 59, et, en général, Pline, *Ep.*, VIII, 12, in *fin.*

connaissait pour des maîtres. Sauf Juvénal, qui vivait dans une sphère inférieure, presque tous ces hommes furent liés entre eux. Pline leur écrit à tous ; il est l'ami de Suétone, l'ami et l'admirateur de Tacite, le disciple des deux stoiciens exilés, Euphrate et Artémidore, le confident de ces nobles femmes, Arria, Fannia, Antéïa, veuves de Thraséa, du premier et du second Helvidius. Leurs amis et leurs proches avaient péri dans le combat : la liberté revenue, il leur semblait que de tels écrits étaient, pour ces cendres qu'ils n'avaient pu honorer, de tardives, mais de dignes obsèques.

Ce fut là le vrai châtement des délateurs, demeurés qu'ils étaient libres, riches, sénateurs, et c'était un châtement devant lequel ils pâlassaient. Notre siècle croit peu au sérieux des châtements de ce genre ; il estime que, malgré des condamnations littéraires plus ou moins éloquentes, on peut vivre encore confortablement et jouir, comme dit Juvénal, de la colère des dieux. Il n'en était pas tout à fait de même chez les anciens. Ils s'inquiétaient davantage de leur mémoire, peut-être parce qu'ils avaient moins de foi à leur âme. Fannius, s'étant endormi pendant son travail, voit Néron qui vient s'asseoir sur son lit, prend son portefeuille, lit l'un après l'autre chacun de ses livres, comme si, au fond des enfers, le tyran fût inquiet de ce que sur la terre on écrivait contre lui¹. Un autre de ces écrivains avait commencé une lecture publique d'un livre d'histoire. Il devait l'achever à un jour marqué. Mais il avait fait rougir trop de fronts peu accoutumés à rougir, fait baisser trop de têtes jadis hautaines. On vint le supplier de ne pas reprendre sa lecture. Il se laissa vaincre

¹ Pline, *Ep.*, V, 5.

par ces prières, parce qu'il ne s'agissait pas pour lui d'un devoir à remplir. Seulement son livre resta, témoin silencieux, mais imperturbable, contre ceux à qui le courage avait failli pour l'entendre¹.

C'est ainsi que la littérature romaine eut sous Trajan sa dernière grande époque, que le déclin ne devait pas tarder à suivre.

Ce qui arrivait pour la littérature arrivait aussi pour les arts. L'art, sous Trajan, prenait quelque chose de plus noble et de plus sérieux. Ce n'est pas que Trajan fût plus artiste qu'il n'était lettré, mais il avait le goût des grandes choses et la rectitude de l'esprit militaire. Trajan, soldat, fut plus utile aux arts que ne devait l'être Hadrien, peintre, sculpteur, mécanicien et architecte. L'un employa à des œuvres magnifiques l'architecte Apollodore; l'autre, par jalousie de métier, le fit mourir. L'art antique, relevé par Auguste, tombé en décadence sous un prince avare comme Tibère, dépravé sous des princes dépravés comme Néron, florissant de nouveau sous Vespasien et sous Titus, eut, sous Trajan, on peut le dire, sa dernière époque de pureté et de splendeur.

Les monuments de Trajan ont tous un caractère de grandeur sobre et sérieuse. Hors de Rome, ce sont des ponts magnifiques, œuvre utile en même temps qu'œuvre d'art. Les peuples de Lusitanie construisent celui d'*Aquæ Flaviæ*, (Chaves) : les peuples d'Espagne, celui de Norba Cæsarea (Alcantara). D'autres s'élèvent sur le Rhin, l'Euphrate et le Tigre. Trajan, par la main de son grand artiste Apollodore, jette sur le Danube ce pont dont les ruines

¹ Pline, *Ep.*, IX, 27.

elles-mêmes avaient rempli Dion Cassius d'admiration. Long de plus d'un quart de lieue (4600 pieds romains, 1361 mètres); soutenu par vingt piles hautes de 150 pieds (444 mètres) et larges de 60, avec une intervalle de 170 pieds de l'une à l'autre; ayant un château fort à chacune de ses extrémités; il avait été construit dans les eaux du fleuve, malgré la violence du courant et l'instabilité d'un lit fangeux¹. Il avait été bâti pour la guerre et au milieu de la guerre. Nul peuple n'a été plus architecte dans la guerre que les Romains; leurs corps de garde étaient des forteresses et leurs camps sont devenus des villes; ils combattaient avec la truelle comme avec l'épée.

C'est ainsi que Trajan, selon l'expression d'Eutrope, réédifiait le monde². Mais dans Rome, c'étaient de bien autres labeurs. Rome, renouvelée par Auguste, par Néron, en dernier lieu par Vespasien et Titus, Rome voulait être renouvelée une fois de plus; tant l'homme est impatient de ce qui dure! tant il est vrai aussi que le temps et l'habitation produisent autour des plus belles œuvres une certaine mousse de vétusté que les siècles postérieurs sont trop enclins à essuyer!

De plus, Trajan, qui avait de la dignité dans son orgueil, ne le faisait pas consister, comme Néron ou Domitien, à embellir à grands frais le sanctuaire de sa propre per-

¹ Voy. Dion, 15, et les auteurs indiqués ci-dessus. Inscriptions et monnaies : DANUVIUS... PONS TRAJANVS... CVRATOR PONTIS AVGVSTI IN MOESIA. Gruter, p. 248. D'après la *Colonne*, le tablier du pont était en bois, mais les piles, selon Dion, en pierres de taille.

Nous supposons que Dion a employé le pied romain, qui est de 296 millim. Le pied grec, qui en a 509, donnerait une mesure plus forte. Dion avait été gouverneur de Pannonie et avait pu examiner à loisir les restes du pont.

² *Orbem terrarum ædificans*. Les travaux de Trajan à Rome commencèrent tard. A l'époque du *Panegyrique* de Pline il est qualifié « sobre à bâtir, diligent à conserver » (51).